Il y en a qui disent : « Les graines [de l'arbre] de la bodhi, [Bodhi]-« dharma les a plantées; de la terre du cœur, cette semence passe

valence 鏞 lou, "brûle-parfums", pour 盧 Lou, qui ne peut guère être qu'un nom de famille. En réalité, la traduction littérale du texte ne fait pas difficulté, mais nous sommes beaucoup plus embarrassés pour en dégager la valeur historique et religieuse. Les écoles de dhyāna, de «contemplation», d'aextase, ont eu une grande fortune en Chine et au Japon. Le dhyana était une des six «perfections» (pāramitā), et on a toujours connu quatre degrés de dhyāna, se subdivisant respectivement en cinq, quatre, cinq et quatre stades, soit au total dix-huit stades correspondant respectivement aux dix-huit brahmaloka, ou «mondes de Brahma»; d'aucune manière, nous ne trouvons le chiffre douze cité à propos des dhyāna, et il ne semble pas qu'on puisse mettre en rapport ces «douze classes» (che-eul-pou) avec les «douze classes» des écritures bouddhiques. Le terme de 行者 hing-tchö, «celui qui pratique», n'est pas inconnu. Un article lui est consacré dans le 釋氏要覽 Che che yao lan de 道 誠 Tao-tch'eng, achevé en 1024 (chap. 上 fol. 13 v°, de l'édition en petit format de Tōkyō, 1885); cf. aussi supra, 1re partie, p. 545. Taotch'eng l'identifie aux 畔頭波羅沙 p'an-t'eou-po-lo-cha (?bandhu°) qui sont nommés dans le Vibhāṣāvinaya (Samantapāsādikā); de ses explications mêmes, il résulte que c'est l'appellation commune à tout homme àgé de plus de seize ans et qui se prépare à entrer en religion, mais n'a pas encore reçu «la robe et le bol» du moine. Les textes précédents nous ont montré le manichéisme mis en rapport avec le cycle de la Vajracchedikā (cf. texte XLVI), et peut-être sont-ce bien, comme le veut la lettre du grand texte de Lou Yeou, des manichéens qui sont appelés «[adeptes] du dhyāna du kin-kang (vajra)» (texte XLVIII). Il a existé toute une littérature bouddhique apocryphe, née sous des influences populaires et parfois étrangères, que son exclusion du Canon nous a fait ignorer jusqu'à ces derniers temps, mais dont les textes retrouvés en Asie centrale viennent de montrer l'importance. Pendant que le présent mémoire était sous presse, nous avons retrouvé la trace du hing-tchö Lou. Le Fo tsou li țai t'ong tsai (chap. 34, fol. 52 r°-53 r°) rapporte longuement une discussion qui eut lieu pendant l'année 1288, en présence de Khoubilaï-khan, entre les représentants de «l'école de la doctrine» (教家 kiao-kia), c'est-à-dire des textes, et "l'école du dhyāna" (禪家 tch'an-kia), c'est-à-dire de la contemplation. Il y est rappelé que des rivalités empêchèrent la transmission régulière du patriarcat de l'école du dhyana après le cinquième patriarche, et que le cinquième patriarche remit «l'habit et le bol» hérités de Bodhidarma au hingtchö Lou. Il n'est pas douteux dès lors que le hing-tchö Lou soit l'upāsaka 盧 惠能 Lou Houei-neng, qui avait dû se rendre auprès du cinquième patriarche en 671 (cf. par exemple Fo tsou li tai t'ong ts'ai, chap. 15, fol. 94 ro et v°).